Carême 2 B. Châtelard 2024.

En ce deuxième dimanche de Carême, trois montagnes. Avec Jésus transfiguré dans l'évangile, nous sommes sur le Thabor ; tous les pèlerins de Terre Sainte grimpent le Thabor pour y faire mémoire de la Transfiguration de Jésus, quelque part sur le chemin de sa Passion. En première lecture, nous étions sur une inquiétante montagne « au pays de Moriah », où Abraham crut un instant qu'il lui fallait honorer Dieu en sacrifiant son propre fils ; curieuse histoire. Enfin, Paul aussi dans l'épître aux Romains nous laisse deviner une dernière montagne, toute petite mais de loin la plus haute : le mont Golgotha où Jésus est mort ; bel et bien mort, pour le coup, car ce jour-là l'humanité a levé la main… et Dieu ne l'a pas retenue. Trois montagnes donc, pour nous faire contempler un seul et même mystère : il faudra passer par la mort pour entrer dans la vie. **Avec de la mort, Dieu fait de la vie**.

Regardons Abraham. Est-il clair pour nous que cette affaire du sacrifice d'Isaac est une bonne nouvelle, un récit prometteur et encourageant ? Et pas seulement parce qu'on peut y lire le coup d'arrêt des sacrifices humains, la fin de cette idée primitive et malvenue que pour plaire au Dieu créateur, rien ne valait mieux que de lui sacrifier son propre fils. Notre humanité a été comme ça, et sans doute sait-elle faire aujourd'hui d'autres sauvageries. Toujours est-il que Dieu a arrêté le bras d'Abraham et lui a dit, une bonne fois : on ne joue plus à ça ! Voilà qui est bien. Mais la vraie valeur du récit n'est pas là. Elle est plutôt dans **l'étonnante confiance d'Abraham**. Dieu lui avait promis une descendance nombreuse, il lui avait donné contre toute attente un fils pour assurer cette descendance, or Abraham est prêt, si Dieu veut, à perdre ce fils béni. Il croit que la promesse tiendra bon, fût-ce à travers la mort. Du moins est-ce ainsi que saint Paul (Rm 4) et l'épître aux Hébreux ont compris cette histoire. Ils y voient une **anticipation de la foi en la résurrection**. Abraham, « espérant contre toute espérance », a osé croire que Dieu serait fidèle à la vie, jusque par-delà la mort. La mort, l'affreuse mort d'un fils bien-aimé, n'arrêterait pas le chemin de la vie. Elle n'arrêterait pas le lien d'alliance que Dieu a noué avec les hommes.

Et c'est ainsi qu'Abraham devient effectivement père. Le chemin de la paternité et de toute fécondité s'ouvre quand, renonçant à garder pour soi ce qu'on engendre, on l'offre au contraire ; quand on s'en démet entre les mains de Dieu, d'un Dieu envisagé comme la seule source d'une vie que ni les épreuves, ni le péché, ni la mort ne suffiront à arrêter. Abraham a compris cela, il est le « père des croyants ». Toutes les générations à venir se rappelleront que la foi, **la foi-confiance engendre la vie**.

Quant à Isaac, docile dans l'affaire comme s'il était un nourrisson, regardons-le : il nous ressemble. Car le baptême que nous avons reçu fut pour nous aussi un arrachement à la mort ; cela se fit sous la forme symbolique d'une plongée dans

l'eau et d'un relèvement, mais il s'agissait bien de se défaire de sa propre existence pour la recevoir à nouveau, pour naître une seconde fois au-delà de la mort, équipé de la foi en Dieu vivant.

Là-dessus, que vient faire le récit évangélique de la Transfiguration ? Il est un aperçu anticipé de la gloire de Pâques, acquise à travers la mort de la croix. Car les hommes que nous sommes n'ont décidément pas compris encore que c'en était fini avec le sang qui coule. Ils vont lever la main sur Jésus, or celui-là est le Fils véritable, le bien-aimé du seul Père. Cette fois-ci le Fils lui-même, et consciemment, se laissera ligoter et offrira sa vie ; et Dieu ne lèvera pas la main pour arrêter la folie des hommes. Pour délivrer l'homme de sa folie assassine il faudra **que la mort ait porté son fruit jusqu'au bout**, et qu'elle-même, de l'intérieur, s'entende dire : cesse ton jeu, ça suffit ! Il ne suffit pas d'arrêter la mort « juste avant » ; il faudra **l'arrêter du dedans**. Il faudra que la parole de vie, la promesse d'alliance de Dieu avec les hommes ait tenu bon jusqu'à l'extrême. Alors le « Fils de l'homme » nous sera rendu, rendu dans sa dignité de Premier Né, germe d'une vie nouvelle, d'une vie ressuscitée. Ce jour-là nous pourrons commencer d'espérer contre toute espérance et de croire que oui, la vie aura le dernier mot.

Comme il est encore loin le jour de Pâques ! Notre monde va mal, le sang coule, des larmes coulent, et pas seulement sur les champs de batailles, et pas seulement loin de chez nous. L'humanité traverse un rude carême, et avec notre poids de pesanteur et de péché nous accompagnons Jésus vers la montagne du sacrifice. Heureusement qu'il nous est donné d'entrevoir déjà son visage lumineux. Et d'entendre une voix venue du ciel nous dire : « Écoutez-le ». Écoutez l'évangile, **entrez dans la foi de Jésus**, entrez dans l'immense confiance qui l'attache à son Père. Joignez-vous à lui, offrez-vous avec lui ; en toute chose retenez-vous du mal et choisissez la vie. Alors vaudra pour vous ce qui fut dit à Abraham : « Puisque tu as écouté ma voix, toutes les nations de la terre s'adresseront l'une à l'autre la bénédiction par le nom de ta descendance ». Comprenez : la paix s'établira sur la terre par le nom de Jésus. Amen.

Père Miguel Roland-Gosselin, jésuite